

# L'HOMME QUI N'AVAIT QUE TROIS NOTES DANS LA VOIX

---

Les Comores sont quatre îles volcaniques. L'archipel en comptait cinq dans un lointain passé, mais l'une d'entre elles a coulé un jour, et l'on dit là-bas que lorsque l'on passe au-dessus d'elle en bateau, la mer, à cet endroit, est toujours agitée ...

Je n'y suis passé qu'une fois, et cette fois là, en tout cas, elle l'était en effet ...

La grande Comore est, comme son nom l'indique, la plus importante des quatre îles. Elle se termine à son sommet par un volcan, le Khartala, le plus grand du monde qui soit en « semi-activité ».

J'avais dix ans quand j'en fis l'ascension; ce fut très impressionnant. Il fallut marcher plusieurs heures dans une forêt primitive, peuplée d'arbres immenses dont les cimes se joignaient pour ne laisser entrevoir le ciel que par intermittences. La lumière du jour, filtrée par la futaie, tombait en ondes vertes au pied des fougères arborescentes. Le silence des lieux ne se troublait que du chant rauque et inquiet des pigeons rouges et des perroquets. Cela semblait hors du temps, et le voyageur qui traverse ce genre d'endroit a l'impression qu'il lui faudra des jours entiers pour en sortir.

Et puis, soudainement, la végétation, jusqu'alors si puissante et luxurieuse, déclara forfait, laissant brutalement place à une étendue poussiéreuse et lunaire. Vingt mètres plus loin prenaient naissance les bords d'un grand cratère, à l'intérieur duquel trois petites cheminées crachaient, sans hostilité, des volutes de fumée blanche.

Une fois descendu à leur pied, je tirais vers le ciel un coup de fusil. L'écho fit trois fois le tour du grand cratère avant de s'éteindre. Mais, phénomène acoustique encore plus étonnant, il le fit en changeant deux fois de tonalité, modulant vers le grave. Trente ans après, mes oreilles résonnent encore des trois notes de cette gamme tellurique: paoum, paoum, paoum !

Plus tard, vers le soir, le vent se leva en une plainte douce que les parois du volcan renvoyèrent en trois chants. J'entendis alors, dans leurs modulations, mon premier chœur : un chœur écrit par un vieux volcan qu'interprétait le vent ...

Les vacances de Noël amenèrent, un jour, le fils d'un des couples de Français qui travaillaient sur l'île. Il avait avec lui une guitare, dont il commençait tout juste à tirer, laborieusement, les quatre accords de « Ô Daniëla », grand succès d'Eddy Mitchell de l'époque.

Nous étions sur une île perdue dans l'Océan Indien, ne connaissant ni route, ni eau courante (on buvait l'eau de pluie recueillie par des citernes). On s'éclairait, le soir, à la lampe à pétrole, et seuls quelques rares échos musicaux de la Métropole nous parvenaient par l'intermédiaire d'un petit poste à galène plastifié, d'un rouge sang de bœuf des plus étonnants.

Par lui, quand les piles n'étaient pas trop usées, une station malgache nous permettait de capter des bribes, des flonflons de ce qui s'écoutait alors en France. Ceux-ci se détachaient sur un fond terrible de craquements furieux et d'ululements sinistres, comme si les esprits de l'île, alarmés par cette intrusion et pressentant déjà leur impuissance à lutter contre une menace bien plus grande encore que la plus grande flottille d'envahisseurs, se déchaînaient et tentaient, par mille jurons et mille cris de rage, de couvrir les charmes électriques de ces nouveaux ambassadeurs de l'Occident.

Je n'avais rien pourtant d'un naufragé suspendu avidement à sa radio pour essayer d'entendre des nouvelles de l'agitation du monde. Non, j'avais dix ans, et j'étais, à vrai dire, plutôt en communion avec les esprits de l'île. Ces « contacts radio », de la part d'un enfant élevé loin de toutes préoccupations musicales, tenaient davantage du jeu et de l'envie de tromper une certaine solitude que les tentatives de capter Radio Londres.

Et tout à coup donc, devant moi, « Ô Daniëla » !

Je fus immédiatement et irrémédiablement envoûté, fasciné. La Musique, par l'entremise du plus humble de ses serviteurs, venait de me plonger dans le cœur un sourire dont je ne me remis jamais.

Bien plus tard, je me retrouvai jeune professeur de mathématiques, envoyé « sur le front est », comme on disait en plaisantant à l'époque entre gens des académies du sud. J'avais écrit une trentaine de chansons et je rencontrai en Lorraine, plus précisément à Nancy, les musiciens de mon premier groupe. Il y avait, dans ces années là en pays lorrain, beaucoup de petits cabarets, qui accueillaient avec chaleur les chanteurs débutants. L'aventure musicale continuait, les choses semblaient prendre peu à peu tournure.

Je n'enseignais qu'à mi-temps pour avoir le plus de temps possible à consacrer à la musique, et la maigre demi-solde versée par l'Education Nationale me permettait, malgré tout, de pouvoir compter sur une arrivée régulière d'argent à chaque fin de mois. J'appelais cela en riant les « maths alimentaires », non pas, qu'il me déplût d'enseigner - bien au contraire - mais parce que la musique restait ma priorité et que j'étais bien décidé à devenir professionnel.

Il fallut enfin me résoudre à surmonter les réticences que les dogmes rigides inspirent toujours à ceux qui ont appris sur le tas et c'est ainsi que je poussai un jour la porte de la classe d'art lyrique du conservatoire de Nancy.

On me mit une vocalise sous les yeux et on me demanda de la chanter, ce dont j'étais, bien entendu, parfaitement incapable, ne lisant pas du tout la musique. Je dus expliquer au professeur - il s'agissait de Jacqueline Brumaire- que je venais simplement là pour que l'on m'apprît à mieux chanter mes chansons, et pas du tout pour apprendre à chanter l'opéra, auquel je n'entendais d'ailleurs strictement rien. Je proposai donc d'aller chercher ma guitare et de revenir pousser mes chansonnettes pour avoir son avis. Elle accepta, et une heure plus tard j'étais de retour dans la salle de cours, où je chantai deux de mes chansons sous l'œil un peu interloqué de bustes de bronze plus habitués à entendre retentir les somptueuses musiques des grands compositeurs classiques que l'infâme gratouilleur qui s'égosillait sous leurs yeux. Quand j'eus terminé, Jacqueline Brumaire me dit gentiment qu'elle aurait volontiers passé l'après midi à écouter ce genre de chansons et qu'elle était d'accord pour me prendre dans sa classe. C'était sans compter sur le directeur du conservatoire, M. Lancien, qui fit valoir, lorsque je me représentai le lendemain, les deux mois depuis lesquels j'avais dépassé l'âge limite ! Rien ne put le décider à changer d'avis, pas même l'insistance avec laquelle je le suppliai de bien vouloir entendre cette voix, si « intéressante » la veille, aux dires de Jacqueline Brumaire ...

Ma déception frappa l'un des élèves, qui me donna l'adresse d'une certaine Mme C. que j'appelai dès le lendemain.

Gillette C. était une très belle femme de soixante dix ans, qui en paraissait cinquante. Grand maintien, grande classe, voix aussi musicale que les trilles d'un rossignol. Je fus immédiatement, et pour un an, sous le charme. Et après quelques mois de travail sur la voix parlée, on m'autorisa à fréquenter le premier étage ...

C'était le dimanche, dans le salon de la villa qu'elle occupait rue du Maréchal Exelmans, le lieu de réunion de quelques apprentis chanteurs. Le dimanche donc je

m'essayais à être Sarastro, avec pour unique directive celle de me mettre dans la peau d'un « maître du monde ». Seul rescapé du massacre, le contre fa, que j'avais naturellement, se détachait de temps à autre de la bouillie sonore qui sortait de ma bouche et suffisait à faire hocher doctement la tête à l'assistance ! De conseils techniques, il n'y en avait guère, si l'on excepte les rares moments où un jargon musical qui restait pour moi abscons affleurait aux lèvres de Mme C.

Un jour, par exemple, elle me demanda de « couvrir » le son. C'était la première fois que j'entendais cette expression et je lui en demandai poliment le sens. Gillette C., d'un geste élégant de la main, dessina une arabesque signifiant son étonnement amusé, émit un beau rire cristallin et, se retournant avec grâce vers les autres « étudiants » dit : « Ah ! Il me demande ce que *couvrir* veut dire ». Cette réponse sibylline fut la seule à laquelle j'eus droit concernant la couverture du son.

C'était absurde, je le sais aujourd'hui, de demander à quelqu'un de chanter directement un air d'opéra, sans que sa voix ait été préalablement et pendant de longs mois travaillé, à l'aide d'exercices judicieux, puis de vocalises Cette femme n'avait, à vrai dire, qu'un seul talent, celui d'entendre juste et de pouvoir faire apparaître, grâce à une voix très riche en harmoniques, quelques éphémères couleurs dans celle de ses élèves.

Au bout d'un an de ce sacrifice dominical à l'ami Mozart, les progrès restaient si discrets que, n'y tenant plus, je lui demandai en tête-à-tête les raisons de ce peu de résultats. La réponse fut terrible : *je n'avais pas les connexions nécessaires pour chanter!* C'était par une fin d'après midi d'hiver, j'étais debout dans le salon du premier, elle, assise avec sa grâce coutumière, face à moi. La lumière du jour, pendant que nous parlions, avait progressivement baissé, faisant place à une pénombre qui augmentait encore le caractère mélo-dramatique de la scène. La sentence sonna comme un oracle: quelque chose en moi ne fonctionnait pas ! J'étais à tout jamais ce vilain petit canard à qui l'on aurait fait croire, par erreur, que ses plumes deviendraient blanches, que son cou s'allongerait jusqu'à prendre la forme gracile et hautaine de l'aristocratique espèce. Il n'y avait aucun recours. Je m'étais trompé de conte. Un cygne lui même me le signifiait avec, dans la voix, la terrible douceur du médecin qui vous condamne. J'eus encore la force de la bravade : je lui prouverais un jour que je pouvais chanter ! Puis je la quittai, anéanti.

C'était ma première rencontre avec cette merveilleuse capacité qu'ont certains professeurs à se démettre de leur incompétence sur le dos de leurs élèves, la première et, comme on s'en doute, nullement la dernière.

Mais, s'il arrive à la nature humaine de manquer de générosité, ce n'est pas le cas de la musique, qui a plusieurs filles à marier. J'avais délaissé la chanson pour sa sœur aînée, la fée lyrique, qui m'avait brutalement congédié après un an de cour assidue. Et non seulement la première, bonne fille, ne m'en voulait pas, mais je rencontrai par son entremise la plus belle de ses sœurs latines, la salsa.

Un groupe de salsa nommé Tierra Brava se distinguait alors dans la vie musicale nancéenne par l'importance de son aura. Il était composé pour l'essentiel d'étudiants latino-américains, jouant partout où on les appelait pour trois fois rien et avec le sourire, dans les pires conditions.

Il y avait le long et glacial hiver lorrain avec ses brouillards, son ciel plombé, si bas, si gris, ses pluies entêtées, et soudain, dans cette désolation glacée, quelque chose se réveillait, faisait fondre la glace et, le temps d'une soirée, le printemps et l'été avaient droit de cité ; Nancy devenait Liverpool : Tierra Brava jouait.

Autant dire que Tierra Brava constituait un mythe. Je n'aurais pas plus espéré faire partie d'un tel groupe que rêvé que Miss Amérique du Sud me remarque au cours d'un défilé

et m'invite dans sa loge : Le fait est, pourtant, qu'une rencontre fortuite avec l'un de ces musiciens devait me les faire rejoindre pour une longue série de concerts.

J'étais à cette époque gracieusement logé par la gentillesse d'une amie médecin qui occupait un grand appartement place Carnot, à Nancy, en échange de quoi j'étais censé lui apprendre le piano. Un soir où elle était de garde, elle me prévint que le chanteur de Tierra Brava - qui était étudiant en médecine à ses moments perdus - passerait consulter certains cours en vue de préparer une épreuve pour le lendemain.

Il vint après le repas du soir. Au moment où il sonna, j'étais en train de pianoter dans le grand salon. Je lui montrai les documents laissés à son intention. Il me remercie et me pria, si telle était mon envie, de continuer à jouer car, dit-il, cela ne le dérangeait nullement. Je jouais en sourdine depuis une dizaine de minutes lorsque je le vis prendre ma guitare, qui traînait là, et s'asseoir à mes côtés. Puis il me demanda de l'accompagner sur « El Raton », un classique du genre. Je ne connaissais de la salsa que ce qu'ils m'en avaient découvert pendant leurs concerts, et je le lui dis. Il me répondit d'essayer quand même.

La salsa est née dans les plantations de canne à sucre et de café, comme le blues dans les champs de coton. Les mêmes mains calleuses, les mêmes cœurs, les mêmes yeux injectés de fatigue leur ont donné leur voix, faites pour consoler. Elles ont en commun d'être l'une et l'autre le fruit d'une impérieuse nécessité. Ces airs, joués par des gens simples, ne se composent souvent que de trois accords, ce qui, d'un point de vue harmonique, les rend facilement abordables. Toute la difficulté vient, pour la salsa, de son rythme, complètement étranger à notre culture occidentale.

Nous jouâmes pendant une bonne partie de la soirée. Par je ne sais quelle grâce, les notes qui naissaient sous mes doigts s'inséraient parfaitement entre sa voix et le rythme de la guitare. C'était là l'esprit de la musique, la magique couleur de ses sons, si propre à peindre le monde, à en décrire la tristesse et la sublime poésie.

Il me proposa de devenir le pianiste du groupe. Je refusai net : non seulement je n'étais pas pianiste, mais cette musique m'impressionnait beaucoup trop. Il insista, mais ne m'arracha que le droit de revenir le lendemain soir avec son groupe, « juste pour voir ... ». Le lendemain donc Tierra Brava installait ses instruments dans le salon. J'étais invité à ne pas m'en faire et à intervenir au piano aussi souvent que j'en aurais envie. Ils jouèrent plusieurs de leurs morceaux, prenant au début la peine de m'indiquer la grille des accords, puis enchaînant sans plus de façons les pièces de leur répertoire et j'en étais réduit à déchiffrer l'harmonie au fur et à mesure, en regardant le manche du guitariste. Il y eut quelques bons échanges, mais rien de comparable à la séance de la veille. Pourtant, c'est dans l'enthousiasme général qu'on me proposa à nouveau de faire mon entrée dans le groupe, et je finis par céder. Claudio me regarda en souriant et me dit simplement : « Très bien, nous jouons demain soir pour le bal de l'école de géologie. On compte sur toi ! » J'ignorais tout ou presque de leur répertoire, je n'étais pas pianiste, mais je hochai la tête en signe d'assentiment ...

Ma peur était telle, pour ce premier baptême du feu, que j'avais discrètement éloigné les deux micros qui devaient prendre et amplifier le piano. Le bruit avait couru que Tierra Brava avait un pianiste et avait fait de moi l'attraction de la soirée. Aussi nombreux furent les gens qui vinrent se plaindre à la table de mixage de ce que l'on ne m'entendait pas du tout, insultant le preneur de son qui leur montrait, pour toute réponse, les deux curseurs poussés à fond. Le remède fut pire que le mal: de guerre lasse, ceux qui voulaient à tout prix entendre vinrent s'attourer autour du piano. Je ne pouvais plus tricher. Suant à grosses gouttes et tirant la langue, je ne cessai de contrôler mes mains (dix doigts à surveiller !) que pour jeter à mes camarades un regard furtif et inquiet. Il fallut la pause et l'alcool pour me faire perdre mon appréhension : je redescendis les deux micros près des cordes et jouai heureux la deuxième

partie du concert. Les Tierra Brava comptaient un membre de plus et, chose tout à fait incroyable, ce nouveau venu, c'était moi !

Je ne pensais plus du tout à la fée lyrique. Mais, comme souvent, quand blessé ou déçu on s'éloigne des gens, ils se rappellent à votre bon souvenir.

Je descendais tous les étés à Nice, la ville de mon enfance, où résidait l'essentiel de ma famille, et, là comme ailleurs, j'avais relaté mes débuts peu glorieux dans l'art lyrique. Une de mes amies me proposa ainsi de l'accompagner à son cours de chant pour avoir mon avis sur son professeur. Il s'agissait d'un ténor qui avait connu une gloire éphémère en se produisant notamment au Théâtre de la Monnaie à Bruxelles.

Au quatrième étage d'un vieil immeuble, il y avait écrit, sur la sonnette du palier à gauche, « J.P., artiste lyrique ». La porte s'ouvrit sur un homme d'une soixantaine d'années, cheveux blancs et frisés, visage bronzé animé par deux yeux noisettes, regard d'écureuil tout à la fois rieur, doux et inquiet.

Mon amie me présente. Je dis : « Bonjour monsieur ». Le son de ma voix interrompt le bonjour que José P. allait m'adresser en retour et que son visage et son bras avaient déjà commencé à signifier. Au lieu de quoi il me demanda si cela ne m'ennuierait pas de répéter ce que je venais de dire. Un peu surpris, mais amusé, je recommençai donc : « Bonjour monsieur ». « Josiane, viens écouter ça ! ». Sa femme arrive de la cuisine et, pour elle, il me demande poliment de me répéter une troisième fois. Je lui répondis en riant que je n'allais tout de même pas passer la journée à lui souhaiter le bonjour, et je remis ça pour la troisième fois : « Bonjour monsieur ».

José P. regardait sa femme, qui elle-même me regardait en hochant la tête d'un air entendu.

- Fabien, que faites-vous dans la vie ?

Et de nouveau c'était reparti ! Il fallait que, toutes affaires cessantes, je vienne travailler avec lui et, avec la voix que j'avais, j'étais assuré d'être à l'Opéra de Paris dans les deux ans !

Je le remerciai poliment, en lui précisant que, dans ce domaine, je n'en étais pas à ma première expérience et qu'en quelque sorte, pour le chant lyrique, j'avais déjà donné. Sentant son bel enthousiasme chanceler, je crus pouvoir porter l'estocade finale en ajoutant qu'enfin je n'entendais nullement dans ma voix les promesses de gloire qu'il croyait, lui, y déceler. Ce disant, j'étais malheureusement sincère car, malgré mes bravades, la morsure du doute avait opéré son sale boulot et mon refus n'avait rien d'une coquetterie.

A peine avais-je terminé ma phrase que J.P. me fit signe de ne pas en dire plus et ajouta, en souriant : « Regardez bien ». Et il enleva sa veste, la posa à même le sol, se mit à la piétiner comme il eût fait du plus vulgaire des paillasons et, pour couronner le tout, s'en servit pour essuyer le parquet sous un des meubles du salon d'où, malgré la tenue impeccable de la maison, le « chiffon » improvisé réussit à rapporter quelques poussières. Tout cela sous le regard stupéfait de l'assistance. A la fin de ce numéro extraordinaire, il me présenta sa veste qui avait pris, il faut bien le dire, un léger coup de vieux, la tenait par le col à la manière d'un vendeur :

- Fabien, voici votre voix. Elle a été faite par un grand tailleur, mais elle est dans cet état. Ensemble nous allons la nettoyer, la repasser, l'amidonner, et alors seulement la classe de sa coupe apparaîtra !

Je pris un an de congé sans solde, quittai avec beaucoup de regrets les Tierra Brava et descendis travailler avec ce poète.

Je travaillais avec lui une année, pendant laquelle j'appris surtout à reprendre confiance en moi.

J'aime à travailler avec des gens chaleureux, et j'en ai besoin. Un certain stress, bien entendu, peut nous aider à franchir des étapes, en mobilisant notre intelligence et notre volonté. Mais s'il arrive que la gentillesse puisse pallier une certaine forme d'incompétence, il est plus fréquent encore de voir des professeurs frustrés utiliser le prétexte de la rigueur pour déstabiliser tout ce qui porte en germe la possibilité de réussir là où ils ont échoué. C'est d'autant moins pardonnable que, comme dans le cas d'un détournement de mineur, cette violence s'appuie sur la fragilité et la confiance de celui qui apprend. Et l'artiste, plus que tout autre, est souvent prêt à tous les mauvais coups pour se conserver la faveur du public.

L'année passée chez maître P. me permit donc de remonter le moral de mes troupes, même si la forteresse du chant lyrique restait encore, et de beaucoup, inaccessible. Elle se termina de la manière plus rocambolesque qui soit.

Il y avait, ce mois de juin, à Paris, un recrutement de choristes pour je ne sais plus quelle oeuvre, et il fut décidé que je m'y présenterais, avec, pour tout conseil, la recommandation suivante : « Fabien, montrez-leur que vous en avez ! » S'il s'agissait de la voix ou du reste, cela ne me fut pas précisé. C'était les deux probablement !

Car les tréteaux où se produit le candidat artiste sont sans aucun doute le lieu où ces deux organes, qui sont, comme on le sait, corrélés à plus d'un titre, interfèrent le plus manifestement. Je ne connaissais, au bout de cette année de travail, qu'un seul morceau, toujours le même d'ailleurs : l'invocation à Isis de Sarastro. En outre, le fait que ni José P. ni moi-même ne parlions l'allemand n'arrangeait rien, on peut l'imaginer, à ma technique balbutiante. Enfin, et pour couronner le tout, une erreur fit que l'on m'envoya le jour de l'audition des solistes.

Comment il me fut possible de me présenter sans sélection préalable à une audition de ce niveau, c'est ce que je me suis longtemps demandé par la suite. Je sais maintenant que, lors d'un recrutement de solistes pour une production, les agents lyriques sont directement sollicités et envoient à l'audition les artistes dont le niveau et la tessiture correspondent aux rôles à pourvoir. De toute manière, il ne viendrait à l'idée d'aucun artiste débutant ayant eu vent d'une telle audition de venir se faire « remarquer » devant un jury de recrutement international !

Il me suffit donc, ce jour-là, de donner mon nom au bureau d'accueil pour être introduit derrière l'imposant rideau de la grande salle Pleyel.

Par un entrebâillement, je pouvais voir une jeune femme en train de chanter magnifiquement, et ma première pensée fut que le niveau de recrutement des choristes était drôlement élevé!

Une fois mes yeux habitués à la pénombre relative qui régnait dans les coulisses, je constatai qu'il y avait là, assis sur des chaises, trois ou quatre autres candidats qui attendaient leur tour. Et, chose curieuse, tous tenaient sous le bras un gros rouleau de papier.

Intrigué, je demandai à celui qui était le plus proche de moi de quoi il retournait. Il me déroula le sien : c'était des affiches. Et, pas des moindres, puisque celle que j'avais sous les yeux portait l'en-tête prestigieux de la Scala de Milan. Chacun avait donc avec lui ses lettres de créance, si l'on peut dire. Chacun sauf moi, bien sûr, qui, au lieu de deviner ce qui se passait et de prendre discrètement mes jambes à mon cou, restai planté là, l'air hébété, le cerveau tétanisé par le stress et l'imminence de ma première audition. Et puis, soudain, ce fut à moi.

J'entrai comme un somnambule sur le plateau, posai devant le pianiste une partition que ma nervosité avait tout entière chiffonnée, et vins à l'avant scène. On me demanda ce que

j'allais chanter et je répondis d'une voix ferme et bien timbrée : « L'invocation à Isis de Sarastro, dans la Flûte Enchantée de Mozart », mon grand tube de l'époque, comme chacun sait.

La voix parlée avait produit son effet, et je revois encore chacun se caler confortablement au fond de son fauteuil et le président du jury me faire signe avec un grand sourire de bien vouloir commencer.

Je suivis les conseils de maître P. et montrai que j'en avais. C'est-à-dire qu'au lieu de chanter cette invocation avec la noble sérénité qui sied à un grand prêtre, je beuglai le tout sans la moindre nuance, tous volumes à fond du début jusqu'à la fin, avec la délicatesse d'une canonnière. J'ai encore devant moi leurs regards stupéfaits, cherchant à trouver un sens à ce qui se déroulait sous leurs yeux. Certains d'entre eux ont peut-être pensé que j'avais fait le pari stupide de massacrer un certain nombre de mesures et que j'allais soudain me mettre à bien chanter, d'autres, plus simplement, que j'étais devenu fou ...

A la fin de cette mémorable prestation, le président du jury se leva, s'approcha de moi et me dit : « Monsieur, il vous faut absolument trouver un bon professeur ! » Mais il ne me donna pas d'adresse. Le ténor qui m'avait déroulé son lot d'affiches me dit, alors que je parlais : « Continue ! » Et ce fut tout. Je repris le train pour Nice, fort perplexe, une fois de plus.

Arrivé à Nice, je pris congé de maître P. et écrivis au Rectorat de Nancy pour demander ma réintégration.

C'est ainsi que, la veille de la rentrée scolaire, je quittai Nice pour Nancy. Ce voyage, je l'avais fait de nombreuses fois déjà. Il se déroulait suivant un processus aussi immuable que déprimant. Je partais vers midi après un dernier bain de mer. Je roulais avec le goût du sel encore sur les lèvres, l'odeur de l'iode dans les narines et l'image de mes amis agitant la main en signe d'au revoir dans la chaude lumière de la fin de l'été. A hauteur de Lyon, le ciel se couvrait de nuages menaçants qui crevaient en averses à partir de Dijon. Un orage tenace m'accompagnait jusqu'à Nancy où, en général, un vent froid me souhaitait la bienvenue à coups de bourrasques violentes et imprévisibles.

Ma place de pianiste n'était pas restée longtemps vacante, et j'assistai, le cœur gros, aux premiers concerts de l'année, donnés par les Tierra. Le groupe s'était enrichi d'une section de cuivres et avait agrandi son répertoire. J'avais espéré que le pianiste me laisserait reprendre le clavier de temps en temps, juste pour un morceau ou deux. Ce ne fut pas le cas. C'était un « vrai » pianiste, au sens où on l'entend habituellement. C'est-à-dire qu'il était bardé de diplômes classiques et qu'il trempait depuis plusieurs années dans les courants jazz. J'étais plein de complexes vis-à-vis de lui. Mais une nouvelle anecdote musicale vint me reconforter.

Le but de cet ouvrage n'étant toutefois pas de raconter ma trajectoire hasardeuse de chanteur, je n'irai pas plus loin dans ces souvenirs. On aura compris que, comme un danseur capable de n'exécuter que les premiers gestes d'une chorégraphie prometteuse ou comme un cuisinier de talent pouvant préparer des entrées dignes d'un trois étoiles mais des plats principaux de cantine scolaire, je ne possédais que quelques pièces d'un puzzle fort intéressant au vu des réactions qu'elles déclenchaient chez les gens de métier.

Finalement, il n'y a que deux manières de jouer à la pétanque : celle de Newton et celle d'Escartefigues.

Quand, dans un domaine qui nous importe nous ratons systématiquement nos tirs au but, nous n'avons que de solutions : renoncer, quitter la partie ou tenter de comprendre les lois qui régissent la pesanteur de notre chant de gravité.

Je n'avais visiblement qu'un morceau de la carte au trésor et je n'arrivais pas, malgré tous mes efforts, à la compléter et pourtant je n'avais je n'ai pas le choix, il me fallait tenter de comprendre le scénario pour tenter de le modifier.

F. AMORETTI : « Le nouveau défi vocal ». Extraits.